

O vaillante Pologne, ô royale Venise
 Sur Ion trône d'ilôts lugubrement assise,
 O Hongrois, que le joug n'a jamais pu courber,
 O vous tous qui pleurez, tressaillez d'espérance,
 Voici la délivrance ;
 Dieu le veut ! Dieu lèvent ! vos chaînes vont tomber.

Des monts savoisiens il a lancé l'aurore.
 Du grand jour attendu la splendeur vient d'éclorc.
 L'esclavage, pareil à l'oiseau de la nuit,
 D'un regard stupéfait, de ses ailes funèbres
 Appelle les ténèbres
 Et cherche en vain l'abri de l'ombre qui s'enfuit.

Voici que nous avons achevé le compte-rendu de ce que nous avait apporté le concours. Sûrement, si l'on prenait pour règle de ses appréciations les citations assez nombreuses que nous venons de faire, oa jugerait, sur la foi des dépouilles opimes de cette poésie, que le concours a été riche et qu'un lauréat digne de la médaille d'or a dû s'y trouver. Il y a, si nous ne nous trompons, un vrai charme poétique dans cette succession de morceaux choisis où des hommes de talent, qui savent manier la langue divine des vers, ont traduit, chacun à sa manière, des sentiments patriotiques éveillant de faciles échos dans nos cœurs. L'auditoire aura éprouvé cette impression. Peut-être sera-t-il tenté de nous reprocher des dispositions trop sévères, quand nous présentons nos éloges affaiblis par tant d'expressions de critique. Peut-être nous en voudra-l'on de ne pas nous être montrés plus noblement indulgents, de n'avoir pas fermé les yeux çà et là sur quelques défaillances passagères de l'œuvre poétique, quand, pour rendre une aentence qui touche aux matières de l'honneur national, nous aurions en quelque sorte à siéger avec les généreuses inspirations de juges de l'épée. Nous sommes, qu'on veuille bien le croire,